

Avignon, de bruit et de fureur

Pendant presque trois semaines, l'événement a déployé, comme en un vaste éventail, de multiples manières de représenter les tragédies collectives et individuelles

THÉÂTRE

AVIGNON – envoyée spéciale

Le bruit, la fureur et les mutations du monde ont tenu le premier rôle, dans ce 72^e Festival d'Avignon qui s'achève mardi 24 juillet, avec *Ici-bas*, un concert-spectacle sur des mélodies de Gabriel Fauré, dans la Cour d'honneur du Palais des papes, et avec le très beau *Canzone per Ornella*, du chorégraphe Raimund Hoghe. Les chiffres de fréquentation ne seront connus qu'après la clôture, mais ils seront bons, comme ils le sont systématiquement depuis une quinzaine d'années, les places s'arrachant pour les spectacles du « in ».

Olivier Py, qui entame avec cette édition 2018 son deuxième mandat de quatre ans à la tête du festival créé en 1947 par Jean Vilar, avait annoncé une programmation placée sous le signe des questions de genre. Cette interrogation sur le féminin et le masculin a bien entendu été très présente, mais finalement, plus que cette thématique, c'est celle de la violence politique, des tragédies collectives et intimes, qui a dominé ce festival.

Au fil de ses presque trois semaines de représentations, Avignon a déployé un vaste éventail des multiples manières de représenter la violence qui touche les sociétés ou les individus. Avec des bonheurs artistiques divers. Les deux gros spectacles d'ouverture, tous deux signés par de jeunes trentenaires, tous deux réussis chacun dans leur genre, ont donné le ton.

Thomas Jolly, en montant *Thyeste* dans la Cour d'honneur du Palais des papes, a choisi de remonter à la source, avec Sénèque, et une pièce qui va jusqu'au bout de l'horreur et de l'indicible, mais où cette horreur et cet indicible ne sont pas montrés directement, et passent à travers le filtre des mots. Julien Gosselin, qui, après son mémorable *2666*, en 2016,

s'affirme comme le metteur en scène le plus puissant de sa génération avec *Joueurs/Mao II/Les Noms*, a choisi un auteur contemporain et américain : Don DeLillo, obsédé par le langage, et s'interrogeant, de manière warholienne et godardienne, sur son remplacement par les images. Et le jeune metteur en scène de mettre son propre théâtre à l'épreuve de ces images, omniprésentes (et superbes) durant la presque totalité de

son épopée de dix heures.

Différents angles et époques

Quel rôle joue la représentation de la violence sur la violence elle-même ? L'interrogation s'est déclinée ensuite de spectacle en spectacle, abordée sous différents angles, points de vue, époques et formes. Avec *La Reprise-Histoire(s) du théâtre (I)*, le Suisse Milo Rau déconstruit en direct son théâtre documentaire, signant un spectacle à la fois passionnant et discutable. Avec *Iphigénie*, malheureusement ratée par Chloé Dabert, c'est la tenue et la pureté de l'alexandrin racinien qui disent l'horreur politique.

Le grand metteur en scène belge Ivo van Hove, lui, a attaqué la tragédie sur un versant naturaliste et présymboliste, avec l'auteur néerlandais Louis Couperus, et l'histoire d'une famille marquée par le sceau du secret et de l'exploitation coloniale. Anne-Cécile Vandalem, dans *Arctique*, poursuit son travail sur le(s) genre(s), non pas sexuels mais théâtraux, avec un thriller d'anticipation écologico-politique. Quant à Olivier Py lui-même, il a rendu à *Antigone*, celle de Sophocle, sa brûlure intemporelle, en la travaillant avec des détenus du Centre pénitentiaire d'Avignon-Le Pontet.

Les questions de genre, quant à elles, se sont largement exprimées à travers des formes chorégraphiques et « indisciplinaires », comme on dit maintenant, qu'il s'agisse du *Grito Pelao* de Rocío Molina, ou de *Saison sèche*, de Phia Ménard. Et, côté théâtre, de *Trans (Mes Enlla)*, de Didier Ruiz, et *Il pourra toujours dire que c'est pour l'amour du prophète*, de Gursahad Shaherman, qui a été la belle découverte de ce festival.

Mais, surtout, elles ont couru tout du long grâce au feuilleton quasi quotidien mené par le metteur en scène David Bobée, *Mesdames, messieurs et le reste du monde*, qui est une des grandes réussites de ce festival : il y a eu là une prise de parole forte, vivante et incarnée. Joyeuse en même temps que grave, ce qui était bien venu dans une édition à la tonalité très sombre.

Le spectacle le plus émouvant, pour ne pas dire bouleversant, de cet Avignon, est celui qui n'entre dans aucune des cases fléchées au départ, même s'il les recouvre

en partie, dans sa manière d'aborder la tragédie familiale et l'homosexualité. Il s'agit du *Pays lointain* de Jean-Luc Lagarce, un spectacle de sortie d'école, monté par le metteur en scène Christophe Rauck avec ses élèves de l'École du Nord.

Au final, cet ensemble formerait un beau bilan, s'il n'y avait, dans la programmation, comme les années précédentes, des propositions qui ne sont pas au niveau, sur le plan artistique, d'un festival aussi prestigieux qu'Avignon. Et s'il n'y avait, comme lors des dernières éditions également, la création annuelle d'Olivier Py. Avec *Pur présent*, le directeur-auteur-metteur en scène ne donne pas le sentiment de sortir de l'ornière artistique dans laquelle il s'est peu à peu enfoncé, à coups de textes pompeux et désincarnés à la fois, et d'un jeu d'acteur outré et sans nuances.

On voit par là, rien que dans la manière de raconter ce bilan, qu'Olivier Py et son équipe bâtissent leurs programmations en mettant au premier plan des thématiques, plus que des options artistiques, contrairement à leurs prédécesseurs, Hortense Archambault et Vincent Baudriller. Les professionnels comme les spectateurs, d'ailleurs, ne se demandent plus, à la fin du festival, quel sera le grand artiste invité lors de l'édition suivante, mais quel en sera le « fil rouge ». C'est un choix, qui a son intérêt – notamment en termes de communication – et sa limite : les grands artistes ne sont pas forcément ceux qui traitent des thématiques.

Et justement, ce fil rouge de l'édition 2019, Olivier Py ne l'annoncera qu'à la fin du festival, mardi 24 juillet. Concernant les artistes invités, on croit savoir que l'auteur-metteur en scène Pascal Rambert reviendrait à Avignon, avec un nouveau texte, et ses acteurs fétiches – Audrey Bonnet, Marina Hands, Stanislas Nordey, et un nouveau venu dans la bande : Jacques Weber. Il se dit aussi que Macha Makeieff, qui dirige le Théâtre de la Criée, à Marseille, pourrait faire l'ouverture dans la Cour d'honneur du Palais des papes, avec un projet autour de Lewis Carroll. Histoire d'en revenir à la question du genre, à l'issue de ce festival où les créatrices ont été bien peu représentées – si ce n'est sur scène, où les actrices ont particulièrement brillé. ■

FABIENNE DARGE